Ça me paraît déjà une bonne réponse par rapport au problème de la fondation.

Et il y a une autre lettre intéressante, celle publiée autrefois dans la *IVe Internationale* sous le titre « Pour la IVe Internationale, non, la IVe Internationale », adressée aux camarades tchèques à la suite d'une discussion entre Kopp, un des dirigeants de la section tchèque, et Guttman, ancien dirigeant du PC tchèque, exclu en 1933, et engagé vers la IVe en 1936, du même groupe que Zavis Kalandra pendu par les staliniens en 1950. Guttman défendait la thèse du mouvement pour la IVe Internationale et Trotsky lui disait : non, vous vous trompez et mes camarades aussi se trompent puisque, en 1936, alors que je pensais qu'il fallait dire « la IVe Internationale », ils ont décidé, à la Conférence qui s'est tenue à Paris, de créer le « Mouvement *pour* la IVe ». Il disait : « je ne sais pas quand on la fondera, en tout cas nous édifions les murs, la charpente, sous le drapeau », et de l'autre, il disait, « maintenant je pense qu'il faut qu'on s'appelle IVe Internationale, il faut constater ce qui est. »

C'est une erreur de discuter si la IVe Internationale a été fondée en septembre 1938 ou en novembre 1937, ou avant ou après. Trotsky disait : « A partir du moment où nous sommes engagés dans la construction de partis indépendants, à partir de 1933, nous sommes déjà la IVe Internationale bien que nous ne soyons pas une direction révolutionnaire reconnue, etc. Nous le sommes parce que c'est le mouvement sur lequel nous nous sommes engagés sur lequel nous commençons à l'organiser ». Et il donnait un exemple tout à fait frappant : il disait que le premier congrès de l'Internationale communiste avait été une fondation purement formelle. Qualifier de formelle la fondation de l'Internationale communiste, qui, à son premier congrès, comme chacun sait, n'était absolument pas représentative, prouve qu'il considérait que la IIIe Internationale existait déjà, qu'elle existait depuis que Lénine avait proclamé la faillite de la IIe en 1914.

Et c'était ça la conception de Trotsky, en fonction de ce que nous avons dit au début, c'est-à-dire la ligne de bataille, l'axe sur lequel on construit les murs, la charpente, etc., bien sûr, 1938, ce n'était pas la fondation d'une organisation achevée, de pied en cap, reconnue par les masses comme leur direction révolutionnaire.

De ce point de vue, il me semble que la discussion sur l'opportunité de la « fondation » en 1938 passe complètement à côté. Nous publions, dans les premiers *Cahiers Léon Trotsky*, les deux procès-verbaux qu'on possède (le procès-verbal en anglais et celui en français), et sur cette question, sauf les Polonais qui sont sur les

positions que Deutscher a développées après, tous les délégués sont sur cette position : « Nous existons. Tels que nous sommes, nous sommes la IV^e ». Bien sûr, on est au début seulement. La IV^e est loin du moment où elle sera la direction reconnue du prolétariat. Mais Trotsky montre cette nécessité par la dialectique du parti et du programme : sans parti pas de programme, sans programme pas de parti. Il faut une organisation pour porter ce programme dans les masses.

Critique communiste. — A la veille de la Seconde Guerre mondiale, Léon Trotsky a émis un certain nombre de pronostics qui se sont révélés erronés : la démocratie soviétique n'a pas été restaurée en URSS par une révolution politique, le monde capitaliste a connu une nouvelle phase de développement accéléré, et la révolution prolétarienne n'a avancé que timidement en dehors des métropoles impérialistes. Quels enseignements tirer de ces erreurs de pronostics ? Est-ce que ce sont des erreurs d'analyse, ou bien révèlent-elles une grille d'interprétation qui n'est pas opératoire, qui rend mal compte du réel et de son évolution ?

Pierre Broué. — Ce problème évoque pour moi bien d'autres choses. Par exemple, l'autre jour, j'ai discuté avec un vieux militant qui avait été secrétaire du Secrétariat de l'IC, et qui a tout à fait rompu. Il me disait : « Trotsky était un moteur génial, et ce moteur génial, dans une période d'activité des masses, il embrayait, il entraînait des millions d'hommes. Mais dans une période de réaction, il embrayait si fort qu'il cassait toutes les courroies de transmission »... Je pense que la capacité d'analyse de Trotsky lui permettait de saisir la marche du processus à un moment où personne ne la saisissait.

Ce que tu dis sur la démocratie soviétique, c'est formellement vrai, mais quand en 1956, on a commencé à lire les résolutions des Conseils hongrois et polonais, si on avait lu auparavant le Programme de transition, on pouvait s'y reporter aussitôt et se dire : « il avait saisi ça, il a saisi le sens ». Il l'a saisi à partir d'éléments certainement insaisissables pour beaucoup d'autres, (la preuve) et qui aujourd'hui sont en train de se réaliser avec un rythme finalement pas si différent de ce qu'il disait. Trotsky savait très bien qu'il ne retournerait jamais en Union soviétique, ce qui prouve qu'à l'échelle de sa personne, il avait une appréciation des rythmes plus proche de ce qui s'est réellement passé que certains ne veulent bien le dire.

Sur le problème des rythmes personnellement, je suis tout à

fait sceptique quant à nos capacités à les saisir. Les plus grossières erreurs ont été faites par les gens les plus qualifiés sur cette question. Y compris en sens inverse : je te renvoie à Lénine disant aux ouvriers en Suisse, un mois avant la Révolution de 1917 : « Vous savez, nous ne verrons pas la révolution, mais nos enfants la verront certainement »... Je ne pense pas qu'on puisse aujourd'hui s'appuyer sur les erreurs de rythme pour remettre en question les analyses de fond de Trotsky. Mais sur le fond de ta question, elle contient bien des éléments différents et mériterait un débat à elle seule. La vague révolutionnaire elle, a eu lieu. Ce qui est vrai, c'est qu'elle n'a pas vaincu et nous retrouvons le même problème.

Critique communiste. — Mais comment expliques-tu ces erreurs de rythme ? Dire : ce sont des erreurs de rythme, pas de fond, n'est-ce pas finalement un refus d'examen ?

Pierre Broué. — Dans une évaluation de rythme, il y a à apprécier toute une série de facteurs dont le développement propre échappe, qui ne sont pas mesurables, et qui peuvent avoir entre eux des rapports variables.

Un exemple qui rejoint notre discussion précédente : quand paraît la « Lettre ouverte » de 1935, Trotsky en attend beaucoup, et en attend des résultats rapides. Pourquoi la lettre des cinq débouche-t-elle sur des résultats nettement moindres et sur un rythme différent ? Parce qu'il y a la crise de la section française au moment de sa sortie de la SFIO, qui revêt des proportions que Trotsky n'avait pas prévues : la section française qui était son appui, devient tout à coup un obstacle parce que les Américains vont entrer dans le Parti socialiste américain, ce qui provoque des réctions des Hollandais, toutes choses qui ne sont pas totalement — bien que relativement — maîtrisables, la preuve. Et du coup, le rythme se trouve modifié, prolongé.

C'est la même chose, d'une manière encore moins mesurable, à l'échelle des événements mondiaux du développement socio-économique, politique, etc.

Peut-être Trotsky — qui appréciait mieux que personne — a-t-il parfois sous-estimé la capacité destructrice des forces contre-révolutionnaires. Il est parfaitement possible qu'il n'ai pas mesuré, par exemple, à quel point le Guepeou était capable de massacrer jusqu'au dernier trotskyste soviétique.

Critique communiste. — En réponse à une question analogue, Mandel a fait intervenir un autre élément de réponse, je voudrais

savoir ce que tu en penses : il dit qu'en 1939-1940, Trotsky n'a pas bien mesuré l'ampleur des effets cumulatifs des défaites, sur 20-25 ans. Il souligne le fait qu'il a bien maîtrisée dans des cas précis (en ce qui concerne l'Allemagne par exemple : il était convaincu que le mouvement ouvrier allemand ne se relèverait pas facilement de la défaite du nazisme), mais, au niveau du prolétariat mondial, notamment du prolétariat d'Europe occidentale, il avait tendance à ne pas mesurer les conséquences de la masse de défaites accumulées en 20-25 ans.

Pierre Broué. — Cela ne me paraît pas évident quand tu prends ce qu'il a dit sur chaque pays. Par exemple, dans une de ses dernières interviews, il explique à quel point il est scandaleux de parler du prolétariat espagnol comme si Franco n'avait pas vaincu, et comme si ça ne posait pas, comme en Allemagne, le problème de son retour en force en terme de générations. Il y a quelques écrits concernant les travailleurs français, après les premières semaines du régime de Vichy qui indiquent bien que, de ce point de vue, il mesure ces effets.

Et ainsi, même s'il avait une analyse correcte du point de vue de la portée des défaites, il est très difficile d'expliquer aux camarades que tu te bats pour dans un demi-siècle ! Peut-être qu'il le pensait. En tous les cas, Van pense qu'il ne le pensait pas. Van pense qu'il croyait vraiment à une victoire rapprochée de la IV^{e} Internationale. Je pense que s'il le pensait, c'est aussi parce qu'on ne peut appeler au combat hors de sa propre échelle. Et je le répète, la montée révolutionnaire prévue par Trotsky s'est produite. Le problème, c'est qu'elle a été une fois encore étranglée par les staliniens.

Mais ce qui me frappe — j'y reviens encore une fois — c'est la façon dont aujourd'hui se réalise tout ce qu'il avait prévu, senti.

Critique communiste. — Mais sur un rythme lent...

Pierre Broué. — Rythme lent, mais en même temps très rapide. A la fin de l'histoire de la Révolution russe, Trotsky dit « on a donné au capitalisme des siècles pour amener le monde dans cet état de barbarie et maintenant vous nous chipotez des années et des décennies, allons ! »

Critique communiste. — Dans ce numéro, Jean Ellenstein reconnaît le grand intérêt de l'apport de Trotsky en ce qui concerne l'analyse de l'URSS, la montée du fascisme... Mais, pour ce qui est de la stratégie révolutionnaire dans les pays capitalistes avancés d'Occident,

il trouve Trotsky, comme tous les bolcheviks d'ailleurs, assez court...

Pierre Broué. – Tu me permettras d'abord de rire un peu, car j'ai rencontré Ellenstein, il y a bientôt un an de cela. Il était très excité car il venait de « découvrir » les écrits de Trotsky sur l'Allemagne ; et je me suis bien amusé en lui répondant que je trouvais curieux que lui, Ellenstein, dise candidement qu'il avait découvert les écrits de Trotsky sur l'Allemagne *après* avoir écrit un livre sur le « phénomène stalinien » !

Ce qu'Ellenstein dit n'est pas nouveau ; beaucoup d'adversaires ou d'ennemis de Trotsky ont employé contre lui, ce genre d'arguments qui me paraissent relever de l'ignorance la plus totale. Trotsky est l'un des révolutionnaires russes les plus axés sur les problèmes de la stratégie prolétarienne dans les pays avancés. Aucun d'eux n'a écrit ce qu'il a écrit par exemple sur l'Amérique, ce que pourrait être la révolution socialiste américaine, son influence, ses résultats, ses formes, dans un texte tout à fait remarquable que les Américains du SWP ont publié dans leur revue et que l'Institut Léon Trotsky publiera.

Cela dit, dans le cours de l'histoire de l'Internationale communiste, l'apport décisif, c'est le III^e^ congrès, la bataille pour le front unique. Où, bien sûr, il a pris appui sur la politique bolchevik pendant la Révolution russe, mais où il a aussi intégré le bilan de l'expérience de la révolution allemande. Les mots d'ordre comme « gouvernement ouvrier-paysan » sortent directement de l'expérience allemande ; de même est à établir la filiation entre le Front unique et la Lettre ouverte aux organisations ouvrières en janvier 1921. C'est d'ailleurs dans la discussion avec les Allemands que, petit à petit, est apparue clairement la nécessité d'élaborer une nouvelle stratégie. C'est Trotsky qui a rédité les Thèses sur le front unique, pour le parti français, c'est lui qui a rédigé au III^e^ congrès et au IV^e^ congrès, et à l'exécutif de décembre 1921, les thèses qui ont été ensuite reprises par le IV^e^ congrès.

Et là, précisément, l'apport de Trotsky est décisif, à la fois parce qu'il a pu mesurer, en cette période, ce que l'Internationale, du fait de l'inévitable conservatisme d'une organisation, n'avait pas saisi avant, à savoir que la scission n'avait pas éliminé la social-démocratie, que la scission n'avait pas été la réalisation immédiate de l'unité révolutionnaire. Que, par conséquent, il fallait tenir compte de l'influence que la social-démocratie conservait, l'un des objectifs du combat étant de trouver les mots d'ordre qui permettaient de séparer les dirigeants-traîtres de la masse des ouvriers qui

leur faisaient confiance, de faire sauter les obstacles que l'appareil contre-révolutionnaire mettait sur la voie du mouvement prolétarien.

Or, ses écrits sur l'Allemagne peuvent être considérés en sens inverse, à titre d'illustration : c'est véritablement la démonstration de la validité de cette analyse dans les contexte d'une société aussi avancée que l'était l'Allemagne de cette époque. De ce point de vue, le Trotsky qui écrit sur l'Allemagne est celui que personne aujourd'hui ne se risque, même parmi ses détracteurs les plus farouches, à critiquer. Parce que là, son analyse a touché à la prophétie – terme que je n'aime pas beaucoup pour Trotsky.

En fait, Trotsky n'est pas un « prophète ». Il peut lui arriver d'avoir une capacité de prévision telle que précisément il voit à l'avance, il annonce la catastrophe, mais c'est un combattant, un combattant parfois vaincu, mais on n'a pu le qualifier de prophète que parce que les dernières années de sa vie se déroulent dans un contexte réactionnaire où il est le seul à avoir la pénétration, la capacité d'analyse pour prévoir ce que sera la profondeur de cette réaction, l'Europe brune, etc. C'est en ce sens que je n'apprécie pas la publicité de « prophète » faite à Trotsky par Deutscher.

Critique communiste. – Les critiques eurocommunistes de Trotsky lui reprochent principalement d'avoir mal compris la catégorie de démocratie, la liaison décisive entre lutte pour la démocratie et lutte pour le socialisme dans la stratégie révolutionnaire en Occident...

Pierre Broué. – Parce qu'ils ne connaissent pas Trotsky. Qu'ils lisent la polémique avec les camarades italiens sur la question de la Constituante, sur la question de savoir si, après le fascisme, il ne faudrait pas combattre pour des mots d'ordre démocratiques : cette question n'est pas sous-estimée, au contraire. Dans la toute première partie de ses écrits sur l'Espagne, de façon générale, le rôle du mot d'ordre de Constituante joue un rôle décisif : c'est simplement une critique fausse de gens qui ne connaissent pas ou ne veulent pas connaître Trotsky.

Critique communiste. – Pour conclure, peux-tu nous parler des activités de l'Institut Léon Trotsky, de ses projets...

Pierre Broué. – Nous avons commencé dans des conditions difficiles à éditer ce que nous appelons les *Œuvres*. Œuvres tout court, car nous ne pensons pas avoir la prétention de pouvoir dire Œuvres

complètes, mais nous voulons faire le plus complet possible. Nous allons publier un volume tous les trois mois, jusqu'à la fin de 1980, étant entendu que deux des volumes publiés en 1980 seront préparés par Jean-François Godchau, les deux premiers des trois que nous consacrerons aux activités de la Commission Dewey, qu'il est important de faire connaître en France.

En 1980, les archives s'ouvrent, et nous allons être obligés de revoir notre plan, à la fois pour prévoir des volumes de complément pour la période 1933-1937, et pour présenter autrement l'ensemble des écrits à partir de 1937 dans le rapport articles grosses brochures et correspondances. Je ne peux pas dire ce qu'il y a dans les archives, mais il y a beaucoup de choses, beaucoup de lettres. Nous avons adopté le principe de la publication chronologique parce qu'il nous paraît restituer le mouvement même du combat de Trotsky, les lettres éclairant les articles et réciproquement... Formule que nous devrons peut-être abandonner en 1980 si les volumes de correspondance sont trop importants par rapport aux articles...

D'ores et déjà, c'est un succès : le livre se vend, nous avons des propositions de traductions étrangères. Un des résultats les plus positifs, c'est la collaboration que nous rencontrons de camarades appartenant à différentes tendances, différentes générations. C'est un travail collectif, un travail ouvert, large. A cette condition, on arrivera jusqu'au bout : il le faut.

Pierre Broué

NOTES

1. Léon Trotsky : *Œuvres*, t. II, Institut Léon Trotsky.
2. Sozialistische Arbeiterpartei Deutschlands : parti socialiste ouvrier, fort de 30000 militants, bien implantés dans les syndicats, et combattant pour l'unité des partis ouvriers contre le fascisme.
3. Kommunistische Partei Opposition, dirigée par Heinrich Brandler, Jakob Walcher, Paul Frölich, etc. entre 3000 et 6000 militants, dont de nombreux ex-dirigeants du PC allemand.
4. Michel Dreyfus, dans la correspondance Victor Serge-Trotsky.

Natalia et Trotsky
à leur arrivée à Mexico.

Léon Trotsky

œuvres

JUILLET/OCTOBRE 1933

1

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT
LEON TROTSKY

ed i